

« D'une Annonciation l'autre »

par Françoise Julien-Casanova

(Maître de conférences, Université Paris 1, Arts Plastiques et Sciences de l'Art, Médiation culturelle)

En guise de prologue, éventuellement :

L'expression religieuse artistique de ce début de 21^{ème} siècle, à l'encontre de quelques idées reçues, très loin des « sulpiceries » et d'une imagerie kitsch si souvent stigmatisées, peut affirmer pleinement sa contemporanéité : dans l'Eglise St Sulpice, haut lieu de notre patrimoine culturel et chrétien¹ – une représentation de l'Annonciation nous est offerte qui est à l'origine de cette affirmation.

Voici quelques notes parmi celles que cette oeuvre m'a inspirées et qui ont suscité ce « double » texte en « un ». Celui-ci raconte mon approche sensible et « connaisseur » à la fois, en deux facettes alternées qui se complètent l'une l'autre. Dans la facette ou partie intitulée « Avec Vous » d'autres voix viennent parfois subjectivement se mêler à la mienne, ou s'entremettre. Ce n'est pas le cas dans l'autre partie ou versant introduit par la formule toute théologique « AVE /EVA ». Bien que « savant » ce versant n'a délibérément pas été référencé comme pourrait l'être un article didactique ou spécialisé².

J'ai essayé en effet de rendre compte de mon expérience sensible et esthétique lorsque, confrontée immédiatement à l'oeuvre et délestée du poids direct de l'érudition, mais faisant néanmoins jouer l'épaisseur de la mémoire et des savoirs acquis, seule ou accompagnée de quelqu'un je construisais le sens de cette Annonciation. Lorsque à l'écoute des remarques formulées par mes compagnons du moment mon regard évoluait, se modifiait, influencé ou enrôlé par les contenus des partages avec ces autres regardeurs. Et j'ai tenté également de suggérer comment des interactions et interrelations se tissaient entre nous, l'Annonciation et le contexte dans son entièreté. En d'autres termes je me suis proposée de retracer comment des interférences se produisent, des enchaînements se nouent entre les identités en présence, dont l'oeuvre³.

Ainsi, à la recherche d'une équivalence littéraire est né ce texte où d'énonciations en énonciations (d'annonces) des voix s'ouvrent les unes aux autres. Car le sens de l'oeuvre est instable, il n'est pas plus donné de prime abord que définitivement. Il s'élabore et se réélabore dans une orchestration plurielle où de multiples facteurs interviennent. *In fine* il est en dépendance du spectateur qui active, ou non, ses possibilités et ses virtualités. Chacun possède en lui des ressources qui lui permettent de conférer du sens à une oeuvre d'art même s'il ne possède aucune information ou connaissance préalables à son propos. La polysémie

inhérente à l'objet d'art garantit le fait. L'apprentissage des codes, de l'histoire, des sources, des usages, des méthodes d'analyse ou de la critique artistique - la pratique « éduquée », « cultivée » ou « experte » enfin -, permet de saisir autrement ce qui nous est donné à voir, c'est un "autre" rapport. Ces deux types de rapport, direct ou indirect, ne sont pas incompatibles, au contraire. Ainsi avec l'Annonciation de Bergery et Campbell.

Une précision encore. Les lignes ci-dessous ne sont pas écrites par une catholique pratiquante ou une chrétienne convaincue. Les effets relatés et les mots employés sont donc ceux provoqués et dictés par l'œuvre même dans le rapport qu'avec elle j'ai créé.

Benjamin Bergery et Jim Campbell

Annonciation 2006.

(Installation vidéo, quatre écrans lumineux (73 x 55 cm chacun) montés sur piétements bois peints en noir (220 x 60 cm chacun) : de gauche à droite, un écran papier japonais, deux verres grenailés (juxtaposés), un plexi dépoli ; panneaux de diodes blanches à très basse définition avec images virtuelles stockées sur puces. Mise en espace dans la chapelle St Jean, à gauche du chœur de l'Eglise St Sulpice (75006)).

« Avec Vous ».

/ Un dimanche ensoleillé du mois de mai, pour gagner plus vite les jardins du Luxembourg depuis la rue St Sulpice, vous traversez d'un pas rapide l'Église du même nom. Une affichette plaquée sur la balustrade d'une chapelle vous attire sans que vous sachiez trop pourquoi ; d'instinct vous revenez sur vos pas ; l'écriture noire sur fond blanc énonce : *Annonciation 2006*. À l'intérieur de la chapelle quatre écrans éteints, placés chacun sur une armature noire qui sert de cadre et de socle tout ensemble, composent un triptyque dont le panneau central est formé de deux écrans. On ne voit rien d'autre dans la grisaille de l'alvéole dédiée à St Jean. Vous cherchez néanmoins. Une prise électrique en bas à droite est débranchée. Lorsque le courant fonctionne, un spectacle doit être donné qui se rapporte au thème que le cartel annonce. Et ce thème, pour mon propre compte, il se trouve que je le connais bien, et plus : il me plaît. /

AVE / EVA.

Annonciation 2006. Le titre d'une œuvre est toujours une indication de lecture et de sens : ce titre-ci dans sa bipartition reflèterait une double temporalité. Le chiffre 2006 réfère à notre actualité la plus immédiate et tangible, l'ici et le maintenant, alors que le mot « Annonciation » réfère à un récit biblique et inaugural fondateur de notre ère occidentale, celui que rapporte l'évangéliste Saint-Luc (Luc, 1, 26-38).

L'Annonciation, c'est l'événement durant lequel l'Archange Gabriel vient annoncer à Marie de Nazareth qu'elle a été élue entre toutes les femmes, et que, vierge, elle mettra pourtant au monde un fils, le Fils de Dieu fait homme. « *Ave Maria Gratia plena, Dominus tecum* » (Je te salue Marie plein de Grâces, le Seigneur est avec toi), tels sont les premiers mots bien connus de la Salutation angélique.

Avec la venue du Christ Rédempteur, le Fils incarné, débutent les Nouveaux Temps, ceux du Nouveau Testament, construits sur les Anciens Temps, ceux de l'Ancien Testament.

Car dans la perspective chrétienne c'est à l'Annonciation que, devenant la Mère du Christ et l'Épouse de Dieu, la Vierge devient Mère de l'Église (*Mater Ecclæsiæ*), la mère universelle, celle qui permet le Rachat de la Faute originaires commise par les premiers parents. Marie est alors considérée comme la Nouvelle Ève : la « première » femme désobéit à Dieu et fit sombrer sa descendance dans la douleur ; la deuxième, par l'acceptation du dessein divin (le *Fiat mihi secundum tuum*, « qu'il me soit fait selon ta volonté », Luc, 1, 38) rachète le péché commis au jardin d'Eden. « *Per Evam perditio, per Mariam recuperatio*, Par Ève notre perte, par Marie notre recouvrement » expliquaient les anciens. Marie en accueillant l'*Ave* prononcé par Gabriel retourne la malédiction et par là même le nom d'*Eva*. À la stérilité des Anciens Temps s'oppose alors la fertilité des Nouveaux Temps ; à la Chute qu'est l'expulsion d'Adam et Ève hors du Paradis Terrestre, le Salut par le don et la Charité de la Vierge, que signe son *Fiat*.

Au déclenchement de l'année zéro, autrement dit à l'origine de l'histoire néotestamentaire, il y a l'instant par lequel l'humanité entre dans l'Ère nouvelle et la Salvation ; ici, le même instant en 2006. De l'un à l'autre on compte plus de deux millénaires : une continuité, une interprétation, une actualisation de ce qui est un récit et en même temps le plus grand Mystère de la Foi chrétienne, celui de l'Incarnation de Dieu en une jeune femme du monde ordinaire, une humble fille de Galilée. D'où, peut-être, les images tramées en noir et blanc dans cette *Annonciation 2006*. Parce qu'elles s'en tiennent aux deux pôles extrêmes de la gamme chromatique, ces images inscriraient en elles l'essentiel, l'important, le commencement et la

fin, l'avant et l'après, le passé et le présent, et ce faisant ce qui est « de toujours », le chemin, l'infinie mise en action de la Foi.

/ Achevée la lecture du titre, nous nous sommes assis dans l'ombre de l'Église, face au triptyque qui entre temps a été allumé. Sur les écrans, lumières et ombres s'entreprennent, on distingue l'Archange qui bénit, Marie qui incline la tête. Oui, c'est cela, elle s'est levée. On perçoit, on devine Gabriel de dos ; elle, on la perçoit de face, comme par les yeux de l'Ange mais ses traits ne sont pas distincts. Puis on le voit lui comme par les yeux brouillés ou embués de la jeune fille, proche et lointain à la fois. Elle acquiesce, c'est certain. Le blanc gagne en luminosité, s'intensifie ; le noir résiste mais les gris l'absorbent, le dissolvent, les images lentement transitent entre les écrans ; finalement le blanc fait rideau sur la représentation, comme sur le Tabernacle le voile du Temple que Marie tissait lorsque le Messager l'a interpellée, c'est ce que précisent les textes apocryphes. Blanc sur blancs. /

Cette économie chromatique où les blancs déclinent toute une série d'effets subtils fait surgir des images de mémoire, telles celles des films pionniers du cinéma naissant, entre clichés argentiques estompés et premiers documentaires de type ethnographique. Cependant, en dépit de ces évocations possibles, l'esthétique minimaliste des motifs qui circulent d'un écran à l'autre revendique leur claire appartenance à notre contemporanéité. Ce sont d'évidence des événements visuels d'aujourd'hui que nous voyons : visages flous, contours imprécis, silhouettes indécises et sans délinéations, fonds suggérés, impressionnistes, formes irisées et doucement animées, gagnées par une aura blanche et lumineuse, reposante et apaisante. Que seule la « Fée Électricité » et tout l'outillage technologique - voire en l'occurrence numérique - qui va de pair est capable de produire. On retrouve d'ailleurs le même type d'économie « en écho » à la tradition classique, ou plutôt le réaménagement de cette dernière, dans le traitement du triptyque, dispositif pourtant ancestral et rebattu s'il en est. Ce ne sont plus des toiles ou des panneaux juxtaposés mais trois écrans vidéo (dont on sait qu'ils sont en vérité quatre) qui, à quelque distance les uns des autres, sont placés de sorte qu'une continuité plastique et une correspondance narrative s'instaurent dans la discontinuité spatiale des trois scansions lumineuses quadrangulaires. La texture visuelle produite par la granulation et la digitalisation structure les surfaces « écraniques » à l'instar d'une discrète grille, où s'accrochent les souvenirs des toiles d'antan sur la trame desquelles des visages laissaient miraculeusement leurs empreintes (celles de Véronique), voire d'un certain Suaire dit de Turin. Un peu comme des photographies maladroitement développées « à la main ». Radiographie. Écriture de la traversée.

/ L'écran est habité par des éclats de lumière, tremble le monde. La Vierge hésite à peine, un oiseau blanc traverse l'espace. Une aile immense et ajourée passe par le haut de l'écran central, se déploie, l'Archange s'agenouille à gauche, le visage de Marie apparaît en gros plan sur la droite, dans le mitan l'aile se replie, à son tour la Vierge s'agenouille. Après l'Ange se lève, l'écran devient blanc, le même Ange pénètre à nouveau, il salue, on voit sur les écrans latéraux ce que les deux personnages au centre voient respectivement l'un de l'autre, et vous me dites que sans rien savoir de cette histoire montrée là, les images vous sont étrangement familières. /

L'Annonciation à Marie, dans cette version filmique « au plus près de notre temps », est une représentation dite « mobile » en opposition à l'immobilité de la peinture ou du vitrail. Très rares sont les cinéastes ou vidéastes qui se sont risqués à mettre en « film » la péripécie de l'Annonciation (ensemble du texte de Luc) : Godard l'a fait dans une version haute en couleurs (*Je vous salue Marie*) ; Pasolini, lui, avec une poésie du noir et blanc d'une beauté inouïe, s'est contenté de l'Annonce à Joseph (*L'évangile selon St Matthieu*). On s'étonne. Car dans l'Histoire de l'Art occidental, les représentations d'Annonciation sont pléthore, indénombrables tellement elles sont nombreuses et de techniques variées (celle répertoriée comme étant la plus ancienne date du 4^{ème} siècle, c'est une fresque de la tombe dite de *Priscilla*, à Rome). Les peintres anciens, eux, en effet, disposaient d'une surface plane pour faire comprendre les récits. Ils sélectionnaient un « moment » exemplaire ou un des ressorts significatifs de l'histoire à mettre en image. Souvent, en fonction de leurs options et de leur adhésion au Dogme, ils condensaient plusieurs épisodes autour d'un seul ou principal que des scènes dites secondaires commentaient. Les douze versets du texte support de l'Annonciation se prêtent particulièrement au découpage en séquences. On peut schématiquement et chronologiquement distinguer de trois à neuf de ces « moments », voire moins, ou plus encore pour certains auteurs.

De « l'arrivée » du Messager divin auprès de Marie à son départ (« *et l'Ange la quitta* »), on discerne : la Salutation angélique, le trouble de Marie ou sa « *conturbatio* » (son retournement), puis le « colloque » entre Gabriel et Marie qui se conclue avec la soumission de la Vierge. Le « colloque », quelquefois prolongé par « la méditation (*méditatio*) » ou « le mérite » de Marie après que l'Ange soit parti, donne souvent lieu à une série de détails : l'étonnement et le doute de la Vierge à l'écoute de l'Annonciateur, son interrogation à propos de sa future maternité, la réponse de l'Ange, la discussion, l'Annonce ou troisième discours

de Gabriel, l'acceptation ou consentement, l'*humiliatio* ou soumission de l'Élué. Les peintres imagiers ont excellé à ainsi démultiplier et déplier les anecdotes collatérales sur leurs toiles.

Or le matériau filmique et sa diachronie inhérente, à l'encontre de la peinture, permettent de traiter le récit dans la succession des images, des plans et des séquences. Avec le film et ses dérivés, il n'y a plus à composer dans le cadre synchronique de l'image fixe. La diégèse filmique force à inventer une autre façon de conter, une façon risquée dans le cadre du récit d'Annonciation. Puisque la charge théologique centrale de l'événement rapporté peut être dissoute ou annihilée par sa réduction à une narration formelle, linéaire, restrictive ; par sa réduction à une iconicité de type figuratif provenant de son ancrage dans des visages et des corps particuliers, personnalisés, donnant Figure à ce qui est par définition « infigurable », inconnaissable, infini et sans mesure : le divin.

On comprend alors que Benjamin Bergery et Jim Campbell aient travaillé à altérer les formes visuelles, à conserver un régime d'images allusives qui éludent toute illustration du récit. Et qu'il aient affirmé cette option en faisant tourner « en boucle » la suite des séquences, ce qui permet qu'on aborde l'oeuvre à n'importe quel « moment » représenté : par où l'infinie spirale du cycle temporel et spirituel est par eux à chaque fois affirmée.

/ Tremblent mes pupilles, convergent vers le double centre, hésitent et divergent vers la droite, vers la gauche, se meuvent alternativement. Les images filent, attentifs les yeux cherchent, captent - frémissent les iris à l'entre-deux -, nos deux mains écartées sont prêtes à recevoir. Vous dites votre étonnement, vraiment. La Colombe de la Sainte Trinité trace sa trajectoire dans l'espace céleste, la Vierge hésite à la césure des deux écrans, tête voilée, se retourne, elle est debout, la Colombe passe outre la division centrale, elle couvre Marie de son ombre, « l'obrombation » a eu lieu. Le monde a basculé, après ce n'est plus comme avant. Le Verbe s'est incarné. Sa mission accomplie et le plan divin mis en acte, l'Ange laisse la Toute Mère, s'éclipse dans ce qu'on pressent être le frissonnement de ses ailes prodigieuses. Silence. À l'aplomb de l'Annonciation, les rayons colorés irradiant du vitrail énoncent quant à eux le merveilleux passage de la Lumière à travers la matière. Inaltérée. Hymen, amen./

L'Annonciation 2006 se fait « par la gauche ». L'expression qualifie traditionnellement le côté par où l'Archange Gabriel arrive auprès de Marie. À l'Annonciateur est dévolu l'écran gauche du triptyque, à la Vierge Marie est attribué celui de droite, et dans le double écran central, où la Salutation et le Colloque angéliques sont joués, chacun des protagonistes reste proche de l'espace qui lui est initialement imparti. Suivant l'ordre culturel de notre lecture occidentale,

de gauche à droite, le parcours visuel s'achève sur le Mystère Marial à qui toute son importance est de la sorte conférée, contrairement aux Annonciations « par la droite » qui, elles, insistent sur la mission angélique et attribuent à Marie un rôle moins dominant. Le détail est loin d'être mineur, on sait qu'initialement, dans la catacombe de *Priscilla* qu'on a déjà citée par exemple, l'ange arrive par la droite, soulignant le Mystère de l'Événement et son exceptionnalité. Ce n'est que bien plus tard, avec l'importance nouvelle accordée progressivement à la personne de la Vierge, la *Mater Dei et Regina Cæli*, qu'on placera cette dernière sur la droite, suivant le processus de notre déchiffrement alphabétique, focalisant ainsi petit à petit le sens optimal de l'événement représenté sur la Maternité divine, sur la *Theotocos* (Mère de Dieu). *Maria locus*, « Marie comme lieu » d'un triple Mystère : Vierge, Épouse et Mère à la fois. La position de la Médiatrice à droite permet en clair d'explicitier et d'affirmer le sens providentiel et salvateur de la scène. C'est celle que les auteurs de l'Annonciation 2006 ont adoptée, dans les conditions de production qu'on a dites.

/ Voici que la Vierge croise de nouveau, et toujours aussi délicatement, les bras sur sa poitrine, « *Ecce ancilla domini*, je suis la servante du Seigneur ». Et moi qui, bien que non croyante connais les douze versets du texte, je récite presque avec elle ses paroles devinées sur ses lèvres. Elles sont à mon insu corporalisées, je les lis de très loin aux mouvements suggérés du visage, j'en reconnais les articulations, les inflexions, j'énonce verbalement sans équivalence possible l'énonciation gestuelle des acteurs, j'entrevois à l'index tendu de Gabriel et à sa posture les paroles prononcées. Je vous traduis en mots aussi, ça vous va, vous me demandez de continuer. Quand l'Ange et la Femme se relèvent, je sais que le Messager va disparaître, je vous l'annonce, il disparaît, le blanc revient, la boucle fait retour. Et ainsi de suite. La ritournelle des images au énième tour devient autrement accessible, j'en discerne mieux les composants, dans les interstices de ses décalages et désynchronisations se logent les mille et une Annonciations de ma connaissance, oui, ce thème chrétien est aussi un schème plastique, relationnel. Je vous parle, vous me parlez. Ce que parler peut vouloir dire. /

On ne sait où la scène se déroule, aucun élément ne permet d'identifier si les protagonistes se trouvent dans la « *domuncula* » (la petite maison de la Vierge) selon l'expression consacrée de St Bernardin, dans un temple ou une église, en plein air, dans un jardin, sous un portique ou sous un édicule quelconque, à l'instar des représentations renaissantes et plus tardives. L'absence de toute spécification quant au lieu et à la localisation de l'événement dit décidément son intemporalité. Ici ni « *Thalamus Virginis* » (le lit de Marie), ni « *hortus*

conclusus » (« jardin clos » qualifiant la féconde virginité inviolée), ni fenêtre à double jambage dessinant le M majuscule de Marie. Nulle bougie fichée dans son bougeoir à l'image du Christ porté par sa Mère ; pas de serviette immaculée à l'instar de la pureté mariale ; pas de coffre fermé et ouvert à la fois à l'égal de la matrice virginale ; ou de corbeille à ouvrage renvoyant au travail manuel qu'effectuait la jeune juive. Bergery et Campbell ont radicalement supprimé tout l'appareil anecdotique et iconographique qu'on trouve d'habitude dans les Annonciations et qui sert à les repérer, à les identifier pour telles, à en compléter le sens outre les attitudes et comportements expressifs des personnages. Ils n'ont pas non plus « exporté » la scène dans un décor du 21^{ème} siècle. Le lieu est inqualifiable, indicible, de toute époque. Si l'appareil symbolique traditionnel a été tellement épuré c'est qu'il est très fortement codé, hyper codé même, voire historiquement daté et à ce titre devenu superflu, de trop. Ne reste plus que la racine, immémoriale. Deux êtres sont en face à face, produisent par leur échange un unique moment qui jamais dans l'éternité ne pourra se reproduire. Entre les deux protagonistes, passe l'oiseau blanc, opérateur de la miraculeuse conception. Des panaches nuageux qui accompagnaient ce moment-là dans les petites et grandes machineries baroques, il ne reste plus que le grain très fin de la nébuleuse des formes : une souvenance ténue, mais une souvenance. L'indistinction où sont tenus les personnages et le cadre de l'événement laisse la « porte ouverte » à toutes les lectures possibles (entre nous : Marie n'est-elle pas la « *Porta coeli* », la « porte du Ciel » ?).

/ Le Souffle a passé, le Très Haut a fécondé la Vierge, la gestation a débuté. Avant c'est quand Gabriel a pénétré, Marie à genoux se tenait en prière car les textes le disent, elle était pieuse. Elle s'est relevée, a dialogué avec l'Envoyé qui discourait, qui s'est prosterné. La main de l'Ange a béni, son éloquent index indiquait le sens de sa mission, qu'il a remplie. C'est tout. On ne l'a même pas entendu. Il y a des bruits pourtant dans les images qui défilent mais ils ne sont pas audibles. Car le silence est total dans ce moment de communication exceptionnel entre deux mondes. Le lieu de cette Annonciation est meublé de ses silences, toutefois l'air y circule, on le perçoit par ses effets. Le Souffle de la Parole divine, plus précisément le *Pneuma*, a besoin d'espace pour se déployer mais n'a pas besoin de sonorité, de bruits, d'oralisation du texte verbal écrit par Luc. La bande son de la vidéo est muette, complètement muette. Muette comme le sont les peintures qui, depuis deux mille six ans interprètent l'événement. Dans cette absolue mutité, une possible bande son du triptyque est celle qu'à présent vous produisez avec moi, moi avec vous, à parler là. /

C'est dans un édifice sacré que ces images d'Annonciation sont présentement visibles. Un édifice habité et bruisant des mille petits chahuts engendrés par les battements des pas et les voix des visiteurs qui résonnent, sur fond acoustique des rumeurs de la ville. La question du lieu n'est jamais vaine en art contemporain. De même que la question du lieu occupé par les personnages dans la représentation, on l'a vu. Le fait que cette œuvre soit exposée dans cette Église n'est donc ni négligeable ni secondaire. Car il s'agit véritablement d'un retour au Lieu initial, *in situ* et *in praesentia* (sur le site et en présence) où cette installation vidéo, dans un contexte que la contemporanéité de l'art a largement déserté, témoigne qu'il est encore possible d'accomplir un acte sacré, de produire de la pensée théologique à travers la création et la contemplation d'une œuvre d'art. Pour rendre sensibles là le divin, ici la présence de l'Esprit. Au centre, au creux de l'Annonciation. L'héritage est patent. Et sous un autre aspect encore, inattendu. Il s'agit de la séparation entre les deux écrans centraux dont l'intentionnalité apparaît dès lors qu'on la nomme en tant qu'agent actif de la représentation, en tant que trait plastique à l'œuvre dans l'œuvre. Incontestablement, il existe plus que des affinités entre cette division et la colonne traditionnelle qui, isolée ou dégagée, dans les peintures de la renaissance, contribue à définir narrativement et symboliquement l'espace de la rencontre sacrée. C'est elle qui permet d'articuler latéralement les espaces et de distribuer les lieux des protagonistes, inscrivant l'étendue, les frontières et les seuils de franchissement : entre Marie et l'Ange mais aussi de Marie à l'Ange et réciproquement. Elle sépare, discrimine et lie à la fois. La colonne est un axe visuel privilégié de la partition Archange/Marie, mais aussi une médiation verticale entre la terre et le ciel, une vectorisation de l'ici-bas vers la demeure de l'Éternel d'où provient l'Ange. On peut aussi mettre la colonne en parallèle avec la figure de l'Arbre, l'arbre du Paradis, l'arbre de vie et celui de la croix du Christ. Elle souligne alors la mission rédemptrice du Fils et le Mystère de sa naissance, elle est la colonne christique. Dans les représentations anciennes, ce « signe-figure » est souvent remplacé par des substituts : mur coupé, angle de cloison, montants de porte, pan de rideau, tige du lis etc. Ces quelques remarques excessivement synthétiques sur les rôles et les fonctions de la colonne dans les images d'Annonciation visent à mettre au jour, une fois de plus, la stratégie par laquelle Bergery et Campbell ont su, par « évitement » et retournement des définitions du « motif poncif » colonne, trouver une solution technique actuelle au problème religieux, réintégrer sous une forme originale et pertinente cet « objet figuratif » si hautement connoté et chargé de sens. La colonne est un objet, un thème, mais également un lieu. Elle est la matérialisation concrète et physique du principe divin, de l'immatériel. Elle donne littéralement à voir l'infigurable et l'invisible, l'insaisissable à l'entre-deux des deux écrans

centraux, exacte ligne de perspective centrale qui tient l'œil du spectateur en respect, mince intervalle d'espace évidé et plein de ce plein intangible mais réel qui nous laisse là, méditatifs et émerveillés.

/ Annonciation 2006. Œuvre ouverte sur l'énigme du moment présent et vécu, du moment représenté et du Mystère chrétien, ainsi la vois-je, au-delà de toute perception. Vous aussi, vous songez maintenant, vous remerciez et moi avec vous. /

Paris le 11 novembre 2006.

Bibliographie.

Les ouvrages sur l'Annonciation sont très nombreux. On citera juste ici pour mémoire trois livres, un Multimédia et une revue tous de référence générale. Le lecteur désireux d'approfondir le sujet est invité à se reporter aux bibliographies données dans ces diverses éditions.

- Arasse (Daniel). 1999. *L'Annonciation italienne*. Paris, Hazan,
- Choppy (Etienne). 1991. *L'Annonciation*. Marseille, AGEPE Editeur.
- Darras (Bernard) et Casanova (Françoise). 1998. *L'Annonciation de la Renaissance à nos jours*. Paris, Réunion des Musées Nationaux/Université Paris 1. Multimédia interactif, outil de recherche et fonds de documentation.
- Didi-Huberman (Georges). 1990. *Fra Angelico. Dissemblance et Figuration*. Paris, Flammarion,
- Graphé n°12*, numéro spécial. *L'Annonciation*. 2003. Lille, Presses de l'Université d'Artois.

Notes

¹ On rappelle, entre autres, qu'au-delà de son intérêt historique et architectural l'Eglise St Sulpice abrite une chapelle peinte par Delacroix ; et qu'un roman récent, à travers la présence du gnomon, en a fait le cadre d'une histoire pleine d'agitations. On sait que le succès du *Da Vinci Code* a fait augmenter les chiffres de la fréquentation de l'Eglise. On souhaite donc aussi que l'Annonciation de nos deux artistes profite de la notoriété du lieu qui l'héberge actuellement.

² Ce texte se veut de médiation, il vise à faciliter l'appréhension de l'Annonciation dont il est question ; à la mettre à portée de publics qui ne serait initiés ni à la théologie chrétienne, ni à aux sciences cognitives, ni à l'histoire de l'art ou aux problématiques de l'esthétique.

³ En termes appropriés, l'approche ressortit à ce qu'en sciences sociales et en sciences de l'art on nomme de la « pragmatique appliquée ».